

vers une servante d'âge mûr qui s'essuyait les yeux, veillez bien sur Robert et embrassez-le pour son père et pour moi.

— Ce sera fait, Madame, répliqua la pauvre femme que les sanglots étouffaient.

— Allons ! en route ! ” ordonna derechef Arthur Killerton.

Les soldats formèrent leurs rangs autour des prisonniers. Roger demanda avec sollicitude à sa femme :

— Pourrez-vous marcher, jusque là-bas, Aude ? Il y a quatre lieues d'ici à Morlaix.

— Je serai assez forte, je l'espère, mon ami ; Dieu me soutiendra.”

La colonne s'ébranla et sortit du manoir, puis du bourg qui paraissait profondément endormi.

Tout à coup, comme elle atteignait les bords du Douron, les soldats et leur chef tressaillirent.

Un son net et clair venait de se détacher dans la nuit, emplissant les échos. Puis une seconde note, une troisième, une quatrième, se succédèrent.

La cloche entrait en branle, jetant au loin l'effroi et l'appel à la révolte.

— Hâtons-nous, citoyen, dit l'officier, à l'oreille de Killerton. Nous allons être attaqués.

— Qu'importe ! répondit brutalement le rénégat. Nous sommes en nombre. Au premier indice de rébellion, je fais fusiller les prisonniers. Ce sont nos otages.

— Ne donnez pas cette ordre, citoyen. Les hommes n'obéiraient pas.

— Poule mouillée ! fit Killerton railleur. Ah ! tu crois qu'ils n'obéiraient pas ! Eh bien ! je me charge, moi, de les faire obéir. Tu verras si aucun d'eux flanche.”

Et, se portant à la tête de la colonne, il cria :

— Pas accéléré ! en avant ! Il faut que dans deux heures nous soyons à Morlaix.”

On entendit une sorte de murmure courir dans les rangs des gardes nationaux.

Plusieurs d'entre eux s'étaient retournés, émus de pitié, vers la comtesse qui marchait au milieu d'eux, s'appuyant au bras de son mari et du vieux Joël.

— Cette femme ne pourra jamais marcher ainsi murmura quelqu'un dans le rang.

— Elle n'en aura peut-être pas besoin, ricana Killerton. Nous la laisserons en chemin, avec deux balles dans la tête.”

Ce ne fut point un murmure cette fois, mais un frémissement qui courut dans les rangs des gardes nationaux.

A mesure qu'ils s'éloignaient, les sons du tocsin leur arrivaient plus nets, plus pressés. Et maintenant d'autres sons lui répondaient dans la campagne. Les cloches unissaient leurs voix.

Comme ils s'engageaient dans un chemin creux, bordé d'ajoncs et d'arbres rabougris, une voix sortit de derrière un fourré, tombant de la crête d'un talus. Elle dit :

— Baptistin Le Roux, Kerret-ar-laz sait le nom des traîtres. Souviens-toi du chêne de Beg-an-Fry.”

L'homme qui s'était fait le porteur de la mauvaise nouvelle au manoir frissonna de la tête aux pieds.

— Nous sommes perdus, murmura-t-il entre ses dents. La Confrérie est aux champs.”

Si bas qu'il eût parlé, des soldats avaient entendu le propos. Ils tremblèrent. En ces temps terribles où la guerre civile désolait l'ouest de la France, tout était motif à terreur. Et pourtant, n'eussent été les violences odieuses et maladroites des sectaires, la Bretagne eût accepté le nouveau régime.

Devant l'hésitation de la troupe, Killerton eut un mouvement de rage. Arrachant son fusil à l'un des soldats, il épaula et tira au jugé sur le fourré.

Un éclat de rire sonore éclata, donnant la réplique, avec l'épithète railleuse :

— Maladroit ! ”

Pourtant aucune attaque ne suivit cet incident. La colonne poursuivit sa marche.

Elle s'avançait sur un sol bas et détrempé. Les pluies abondantes de la saison avaient raviné le terrain, et, sur plusieurs points, le Douron avait débordé

inondant les terres basses et les rares prairies semées ça et là au milieu de la ceinture des bois qui se faisait plus épaisse. La lune n'éclairait plus la marche que par intervalles, et, sans la vague clarté de cette nuit d'été, il eût été impossible de se guider dans ce dédale de fondrières, de chemins creux, de halliers épineux, remplis d'une végétation dense et touffue.

C'était une marche lugubre pleine d'épouvante et de menaces. Chaque souffle du vent sous les branches était un susurrement, et l'on eût dit que des soupirs d'âmes en peine sortaient des profondeurs de la forêt. Et au-dessus des cimes feuillues, péril plus sérieux et grave, c'était un long bourdonnement continu des cloches accordant leurs appels. On était sorti du territoire de Plestin pour entrer sur celui de Lanmeur, et désormais c'était une forêt qui ceignait de son épaisse ramure le bourg vers lequel on marchait.

La colonne n'avançait plus que fort péniblement. A tout instant la route, très incertaine, était coupée par une nappe d'eau survivante de l'inondation, et qui transformait les vallons en étangs et en marécages. Il fallait alors faire halte, sonder le terrain, chercher une voie nouvelle, et tout cela n'allait pas sans une perte de temps considérable.

En vain plusieurs soldats, armés de torches, ouvraient-ils la marche, cette lumière rouge et fumeuse, excellents phares pour servir de point de mire à des assaillants invisibles, n'éclairait que la tête du détachement.

Il était manifeste que la confiance se perdait. La troupe n'était pas satisfaite du rôle qu'on lui faisait jouer. Ces braves gardes nationaux prenaient au sérieux leur uniforme et leur caractère de soldats. Ils s'irritaient d'être transformés en gardes-chiourmes.

Et cette colère sourde gagnait de proche en proche, accrue par les aiguillons de la conscience.

Sans doute, étant de Morlaix, c'est-à-dire de la ville, ils s'estimaient fort au-dessus des paysans et des hommes de la côte. Mais ils savaient ceux-ci redoutables.

En outre, Morlaix n'est point tellement ville que ses habitants n'aient de nombreux rapports avec la campagne environnante. La plupart des membres de l'escorte connaissaient de réputation le comte et la comtesse de Plestin ; plusieurs avaient été en relation avec eux, et ceux-là n'étaient point les moins honteux du métier qu'ils faisaient en ce moment.

Dans tout le pays, la noble famille était connue par ses vertus et sa charité. Elle avait obligé bien des gens, semé les bienfaits à pleine mains.

Et puis il était poignant de voir marcher ainsi cette femme jeune et belle, qui se faisait volontairement la complice des crimes imaginaires de son mari. Dévouée, elle n'en était que plus à plaindre, et, dans le fond de

leurs cœurs, ces hommes l'admiraient et la plaignaient.

Deux ou trois fois déjà, Roger ou le vieux Joël avaient dû la prendre dans leurs bras pour l'aider à franchir des nappes d'eau bourbeuse. Des soldats n'eussent pas demandé mieux que de lui faire un brancard de leurs fusils rassemblés ; mais la crainte les retenait, unie au sentiment de la discipline. Que n'eussent-ils pas donné pour voir se produire un incident qui les affranchit de leur odieuse corvée ?

Killerton sentait le moral de la troupe lui échapper.

Il pressait donc la marche, interpellait violemment l'officier et les soldats, fort peu rassuré lui-même, comprenant que cette attitude flottante changerait promptement en panique devant une attaque.

— Les bois de Lanmeur ! j'ai peur des bois de Lanmeur ! ” murmura Leroux à son oreille.

Or, les bois de Lanmeur, ils étaient là maintenant, sombres et pleins de menaces. La forêt étendait ses impénétrables ramures au-dessus et autour d'eux. Elle avait des centaines d'hectares de haute futaie ou de taillis. Derrière chaque tronc, un homme pouvait se dissimuler, un fusil apparaître. C'était le traquenard de la nuit et du silence. Dans ce sol détrempé, les pas d'un ennemi étaient aussi muets que le vol d'un fantôme.

Les gardes hésitèrent avant de s'y engager. Il fallut une objurgation furieuse de Killerton pour leur faire franchir la lisière. Le pistolet au poing, le rénégat poussa la colonne à travers les fourrés.

Il était un peu plus de onze heures du soir, et la lune ne devait se lever que vers deux heures du matin.

On allait donc marcher sous la plus dense obscurité ; car, en cet endroit, les arbres, très hauts et très touffus, voilaient entièrement la pâle lueur tombée des étoiles. De plus, les clairières fourrées des genêts épineux présentaient une formidable barrière au devant des soldats. Le piège ouvrait la gueule et aiguillait ses dents.

Alentour, les clochers, de plus en plus nombreux, lançaient leurs volées d'appel.

— En avant ! ” rugit Killerton, qui prit son sabre de la main gauche.

La colonne s'élança fiévreusement, éperdument, dans les bois peuplés d'épouvantes. En une demi-heure elle eut parcouru une demi-lieue ; tandis que derrière elle, la forêt refermait brusquement sa barrière de ténèbres.

Tout à coup, dans la nuit noire, le cri du chat-huant retentit.



Il dirigea le canon de son pistolet vers un homme de haute taille qui paraissait être le chef. — Page 12, col. 1